

Ma première école

Il me faut remonter bien loin dans le passé pour revoir ces toutes premières images de ma vie scolaire. J'ai dû aller très tôt à l'école pour avoir comme première maîtresse une religieuse alors que la sécularisation date de 1904.

Je la revois pourtant cette jeune religieuse Saint-Charles à la cornette arachnéenne. Elle s'appelle madame Sainte-Chrétienne. Debout dans un coin de la classe, elle montre aux bambins rassemblés autour d'elle un grand panneau où des lettres noires se détachent sur un fond jaune. Elle les leur désigne une à une du bout d'une baguette flexible comme une canne à pêche et leur fait psalmodier en chœur une sorte de mélopée dans laquelle chaque lettre est plus ou moins bizarrement associée à un mot ou à une idée... Et les bambins dociles chantonnent :

"A", madame Sainte-Agnès (c'était la maîtresse de la classe au-dessus) "B", bonbon... "C"... cerise... "D", dragée... etc. Rien ne nous faisait plus rire que "I" mon âne... On mettait toute sa voix dans ce "I".

La méthode était efficace car elle portait rapidement ses fruits. Lorsque nous connaissions bien nos lettres, on nous donnait un syllabaire, puis, très rapidement, notre premier livre de lecture : *l'Histoire Sainte* ou *la petite Bible illustrée*...

Les premiers personnages avec lesquels je fis connaissance furent donc ceux de l'Ancien Testament. J'aimais ces histoires merveilleuses et les vivais intensément. Je tremblais pour Isaac sur le bûcher du sacrifice... Je tremblais pour Daniel dans la fosse aux lions. Une histoire qui me passionnait était celle de Joseph chez le Pharaon, avec ses rêves de vaches grasses et de vaches maigres, d'épis de blé, de soleil, de lune et d'étoiles... Tout cela était vivant à mes yeux. J'en ai gardé des impressions pour toute ma vie et relis encore par la pensée mes livres d'autrefois.

L'école avait seulement trois classes mais il y avait dans chacune plusieurs divisions.

Lorsque nous avions été sages toute la semaine, on nous donnait, le samedi, la croix d'honneur. La maîtresse ouvrait avec mystère une boîte oblongue et en sortait minutieusement de soyeux rubans aux teintes vives auxquels étaient suspendues des croix et des médailles. C'était un moment d'intense émotion. Retenant notre souffle nous attendions l'appel de notre nom et venions toutes tremblantes nous faire décorer. Les plus sages avaient un large ruban en sautoir, les autres un modeste petit nœud ; il y en avait aussi qui n'avaient rien du tout et s'en retournaient honteusement chez elles. Pendant toute la journée du dimanche, on arborait sa croix d'honneur que l'on restituait à la maîtresse le lundi matin.

J'aimais l'école et ne m'y suis jamais ennuyée. Le temps passait vite. On se trouvait tout à coup en mai et l'on faisait le "mois de Marie" dans le hall d'entrée. Chaque après-midi, nous nous réunissions devant le reposoir aux gradins recouverts de tulle brodé d'or au sommet duquel trônait une grande statue de la Sainte Vierge, et nous lui chantions des cantiques... On fermait la porte donnant sur le perron et on allumait des quantités de petites bougies... Nous apportions de gros bouquets de lilas et les premières roses de nos jardins. En juin, on remplaçait la statue de la Sainte Vierge par celle du Sacré-Cœur. Il y avait sur le

reposer des coquelicots et des bleuets cueillis dans les champs. J'en ai gardé une vision ensoleillée.

C'était le temps où l'on nous distribuait à la récréation de l'après-midi la boisson rafraîchissante que nous appelions le coca, constituée par la trempage de bâtons de réglisse dans une cruche ventrue, verte le plus souvent. La maîtresse en remplissait nos gobelets et nous trouvions cela délicieux.

Puis arrivait la distribution des prix, toute simple, sans cérémonie, en présence seulement de M. le curé de Notre-Dame accompagné de ses vicaires. Nous courbions devant eux la tête pour qu'ils y posent délicatement une couronne de laurier de papier aux feuilles vertes ou or, suivant nos mérites.

Je travaillais si bien qu'à 10 ans je passais dans la première classe où je rejoignais des "grandes" de 13 à 14 ans préparant le certificat d'études. Notre maîtresse, précédemment sœur Saint-Jean, était devenue madame Gandit, mais nous l'appelions toujours entre nous : la Sœur. Elle avait tout d'une bonne grand-mère engoncée dans des tas de jupes et de châles de laine. Elle avait une façon d'enseigner bien à elle où la fantaisie tenait une large place, mais son expérience et sa connaissance des enfants suppléaient aux déficiences de sa formation pédagogique.

La grammaire et l'orthographe tenaient une large place dans l'enseignement d'alors. Tous les jours nous faisons une dictée, à la suite de laquelle nous écrivions des dizaines de fois nos "mots fautifs". Les conjugaisons, les analyses (grammaticales et logiques), les accords des participes étaient notre lot quotidien. L'arithmétique ne venait qu'après : problèmes, système métrique, calcul mental, tout cela s'ordonnait très bien dans nos jeunes têtes... Je me souviens de ma fierté le jour où j'appris ce qu'était une fraction !...

L'histoire et la géographie s'apprenaient par cœur. Je revois accrochées au mur ces grandes cartes de France où l'Alsace et la Lorraine figuraient en noir ou en violet, couleurs de deuil...

Nous avons aussi chaque jour, au début de l'après-midi, une heure de travail manuel. Notre ouvrage consistait à faire des lettres au point de croix avec un cordonnet rouge sur du canevas de plus en plus fin... On appelait cela une "marque". Elle comportait plusieurs alphabets, depuis le plus classique jusqu'au plus compliqué, orné de toutes sortes d'arabesques et de fioritures... En dessous nous brodions nos noms et prénoms suivis de la date de confection de ce chef-d'œuvre... Certains parents, fiers du travail de leurs filles, le faisaient encadrer !

Dans la classe, tout se passait en famille. La sœur donnait l'exemple. Elle avait l'habitude de faire cuire son dîner sur le poêle, dans une petite casserole de terre... Je sens encore le fumet qui s'en exhalait. Le morceau de viande mijotait doucement avec de petits oignons ; de temps en temps, elle l'arrosait d'un peu d'eau chaude pour l'empêcher de brûler... La classe du matin se faisait au ronronnement du fricot...

Un jour, M. l'inspecteur arriva à l'improviste. La sœur n'eut que le temps de saisir sa casserole par la queue et de la faire disparaître dans le premier bureau d'élève qui se trouvait à sa portée. M. l'Inspecteur huma la bonne odeur mais ne sut pas (ou ne voulut pas savoir) d'où elle provenait... Il ne vit pas non plus (ou ne voulut pas voir) la fumée qui s'échappait d'un bureau, provoquant des ricanements et des poussées de coude chez les gamines... La pauvre sœur était "dans ses petits souliers" !

Tous les ans, le 25 novembre, nous fêtons la Sainte-Catherine, patronne des jeunes filles. Nous chantions à tue-tête : *Catherine était fille - la fille d'un grand roi - Ave Maria*,

Sancta Catharina en tournant en farandole dans la cour... L'air vif nous mettait du rose aux joues. On imaginait le destin tragique de cette jeune princesse qui avait choisi le martyr plutôt que de renier son Dieu. Mais comme elle était au ciel, son histoire n'inspirait plus que de la joie et des chansons...

Et puis c'était un bon goûter autour de la table dressée dans la classe momentanément débarrassée de ses pupitres. A ce goûter, chacune avait apporté sa contribution suivant la profession de ses parents : la fille du boulanger avait fourni le pain, celle de la laitière, la crème, celle de l'épicier, des boîtes de sardines, celle du pâtissier, des duchesses et des chaussons aux pommes, etc. Il y avait même la fille du fabricant de limonade pour nous approvisionner en boisson pétillante...

Pour moi, dont les parents n'étaient pas dans l'alimentation, c'était du jambon d'York acheté dans l'épicerie la plus fine de la ville. C'était une toute petite boutique de la rue Simon-Boyer où l'on trouvait toujours des produits frais, le patron, commissionnaire, effectuant chaque jour un voyage à Lyon... Il en rapportait les meilleures choses, même au gros de l'hiver, des fleurs de Nice, ce qui, à l'époque, était une rareté et un luxe.

Le goûter était très gai... On riait, on chantait, on racontait des histoires drôles... Ah ! elles n'étaient pas tristes les petites écolières de ce temps-là !

Le goûter fini, la table enlevée, on ouvrait le bal... Et quel bal ! avec accompagnement de pique-feu, de pincettes et de pelles à charbon... C'était là tout l'orchestre dont nous disposions et nous savions le mettre en valeur... J'entends encore ce tintamarre. Après tout c'était du rock avant la lettre... Qu'importe ! on s'était bien amusé... Sainte Catherine devait être contente, là-haut dans son paradis.

Marguerite Fournier-Néel (extrait de *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984)